

Sur le toit

Infolettre d'ARTEHIS

11

Le mot de la directrice

CNU, AERES devenue HCERES, ITA, SRA, H2020, MCF, IUF, PCR, PEDR, Comue, ATER, IDEX, DAS... autant d'acronymes un tantinet barbares pour le non initié. Chaque corporation a son lexique de termes qu'il convient de découvrir quand on y est admis : cela relève presque de l'initiation ! J'ai le souvenir, lors de la journée de formation des directeurs d'unité (DU !) du CNRS, d'un flot de sigles non explicités, car évidents pour ceux qui les employaient. Moins évident pour ceux qui venaient se former... Les utiliser permet de montrer que l'on fait partie de la « confrérie », avec un certain snobisme, parfois, envers ceux, les malheureux, qui n'y sont pas admis. Derrière ces sigles, se cachent des structures, des institutions, des missions, mais surtout des personnes avec qui nous interagissons, auxquels nous sommes confrontés, qui vivent et participent à la recherche. Il convient donc de savoir ce que recouvrent les acronymes, et de redonner un peu d'humanité aux relations.

Sabine Lefebvre
Directrice de l'UMR ARTEHIS
sabine.lefebvre@u-bourgogne.fr

Sommaire

Le mot de la directrice 1



ACTUALITÉS

Dons, pots-de-vin et corruption. 3

Bourgogne, France, Empire (XIII^e-XVI^e siècle) 3

Colloque de l'AFEAF, Aix-en-Provence - mai 2022..... 4



RECHERCHES

Une archéologie des conflits : multiplier les angles d'attaque 6

Excursion à Sarrebruck..... 8

Aménagements de l'Héria et occupation en aval du complexe cultuel de Villards-d'Héria (Jura, France)..... 10

Le chantier archéologique 2021 de Vautheau (Saône-et-Loire) 12

Commanderie templière et hospitalière d'Avalleur (Bar-sur-Aube) : premiers résultats de la fouille programmée (2021)..... 14



DIFFUSION DE LA RECHERCHE

Parures cérémonielles en France orientale au Bronze final : le dépôt de Mathay (Doubs) 16

ARTEHIS Éditions. Une nouvelle synthèse doublement constructive !... 16

Archéologia hors-série n° 33 : MuséoParc Alésia 17

Productions et pratiques sociales de l'écrit médiéval en Bourgogne..... 17

Une exposition sur la sculpture bourguignonne du XV^e siècle au Musée des Beaux-Arts de Dijon en 2025 : les enjeux d'une préparation pluriannuelle..... 18



MEMBRES

La bibliothèque d'ARTEHIS 20

Nouveau doctorant : Julien Lauzanne 21

Archéologie forestière et histoire du paysage : l'exemple du territoire du Val Suzon (Côte-d'Or)..... 23

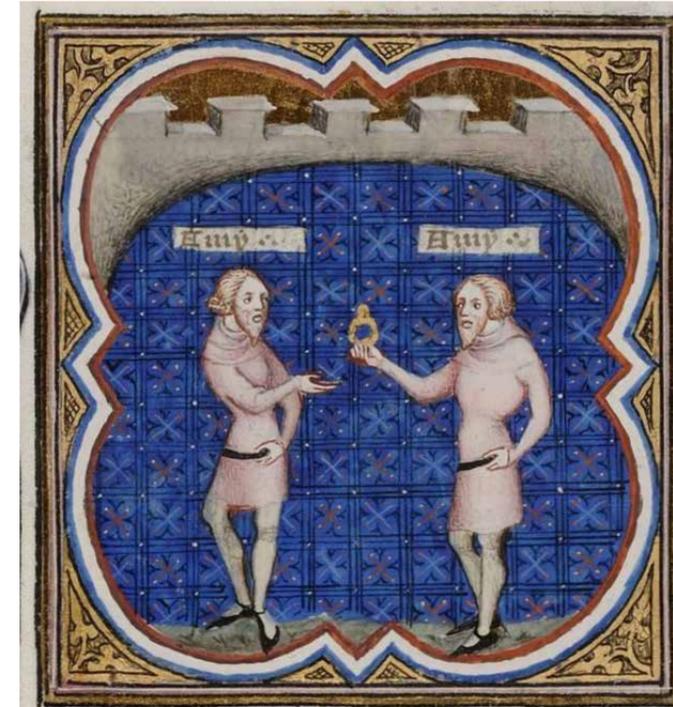


Dons, pots-de-vin et corruption. Bourgogne, France, Empire (XIII^e-XVI^e siècle)

Le 7 juin 2022 s'est tenue à la Maison des Sciences de l'Homme de Dijon une journée d'étude organisée dans le cadre du séminaire des doctorants en mondes anciens et médiévaux (Dokima) de l'Université de Bourgogne-Franche-Comté et du laboratoire ARTEHIS.

Le thème de la journée et le problème qu'elle a traité avaient pour point de départ une citation d'Élodie Lecuppre-Desjardins dans un article de 2018 : « Il n'est plus question aujourd'hui de penser l'État sans son corollaire de bons et de mauvais cadeaux. La question étant de savoir où s'arrête la libéralité et où commence la corruption ». Par ces mots, l'historienne soulignait la place centrale occupée par « l'économie du don » dans les pratiques gouvernementales des sociétés de la fin du Moyen Âge, mais aussi les enjeux et les difficultés que recouvre sa définition.

Les occasions de donner et de recevoir étaient effectivement nombreuses dans les sociétés anciennes. Depuis l'ouvrage pionnier de Marcel Mauss, *Essai sur le don* (1925), les travaux historiques n'ont pas manqué de souligner l'importance et la vigueur de ces pratiques au sein des liens sociaux qui unissaient les individus entre eux ou vis-à-vis d'une autorité, qu'elle soit politique, religieuse, morale, etc. Qu'ils agissent de manière directe, par leurs formes par exemple, ou de manière indirecte, par la communication symbolique qui se déploie au moment de la transaction, les dons sont omniprésents dans les sphères décisionnelles des sociétés médiévales. En outre, les travaux récents, à travers le dépassement de la rupture entre un Moyen Âge dominé par l'économie du don et une modernité marquée par la domination du système numéraire, ont démontré la pertinence des gratifications comme clef de voûte d'un réseau d'obligations réciproques, liant les hommes entre eux dans le cadre d'une « économie de la faveur ». Utiliser ce paradigme anthropologique offre donc un prisme privilégié pour observer ces pratiques mais soulève encore de nombreuses problématiques. Ces thématiques mettent en évidence de multiples questions : comment caractériser ces pratiques et déterminer leur place dans la pensée politique médiévale ? Quels rôles jouaient-elles dans la circulation des richesses et des hommes ? Quelle place tenait cette « économie de la faveur » dans les gouvernements médiévaux – ecclésiastiques, royaux, princiers, seigneuriaux ou urbains – et dans leur système de représentation ? Au-delà du numéraire, quels étaient les objets qui pouvaient être offerts et dans quelles perspectives ? Comment ces pratiques étaient-elles perçues, appréciées voire condamnées par les contemporains ? Ces questions s'articulent alors avec la question de la corruption. En effet, en reprenant les réflexions d'Alain Testart, le don n'est pas nécessairement gratuit



« Ci commence le IX^e livre d'Ethiques. Ou premier chapitre il monstre par quoy et comment amistie puet estre gardeee. »
Traduction française des Ethiques et Politiques d'Aristote par Nicole Oresme, faite à la demande de Charles V, roi de France, 1372-1385 (Bibliothèque royale de Belgique, ms. 9505-06, fol. 177 v°).

et peut engager celui qui le reçoit. Dès lors, comment qualifier et établir des catégories pour ces pratiques de la largesse princière et royale. Peut-on parler de pots-de-vin ou de corruption ? Dans les sources, la question de la corruption est davantage liée à la prévarication, notamment celle de l'officier qui aurait abusé de sa position. En recelant des biens, en détournant des fonds et en entretenant ses propres réseaux, la corruption de l'officier serait à l'opposé de la largesse princière.

La journée articulée en deux sessions a réuni huit jeunes chercheuses et chercheurs. La première, consacrée aux réactions des pouvoirs princiers face à la corruption de ses officiers articulée avec la pratique du don, tandis que la seconde a été centrée sur la pratique du don par les princes et les rois en interrogeant le degré d'obligation attendu en retour.

David Bardey, Baptiste Rameau
bardey.david@gmail.com, baptiste.rameau@u-bourgogne.fr



Colloque de l'AFEAF, Aix-en-Provence - mai 2022

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n° 11 (septembre 2022)

Après deux ans de fonctionnement perturbé en raison de la pandémie, le 46^e colloque international annuel de l'AFEAF (**Association Française pour l'Étude de l'âge du Fer**) s'est tenu dans sa formule usuelle à Aix-en-Provence du 26 au 28 mai 2022. Organisé par l'AFEAF en partenariat avec le Centre Camille Jullian, la direction Archéologie et Muséum de la Ville d'Aix-en-Provence et l'UMR Archéologie des Sociétés Méditerranéennes, il s'est déroulé dans le spacieux amphithéâtre Cézanne du Centre des Congrès de la ville.

Le colloque s'est axé sur les « Expressions artistiques des sociétés des âges du Fer », qui constituent un thème délicat car sujet à des règles et des concepts, voire à des préjugés, remontant pour certains aux sources de l'historiographie et qui requiert un regard critique poussé. La question de « l'art » gaulois, souvent abordée à l'AFEAF, et en particulier lors du colloque de Saint-Denis en 2002, reste aujourd'hui largement ouverte, et s'est enrichie au cours des vingt dernières années de nouvelles découvertes (sculptures en pierre, objets en bronze, parures, etc.)

Interroger à nouveau la multiplicité des créations des âges du Fer nécessite d'aborder toutes les dimensions des expressions artistiques, notamment la multiplicité des formes et des supports et leurs impacts. L'ambition du colloque était de réunir différentes réflexions et approches afin de tenter une synthèse : l'examen proposé dépasse les questions de style sans pour autant les exclure. En effet, l'expression artistique au sens large (arts plastiques, arts appliqués, architectures, arts du son et du mouvement...) reste le meilleur moyen dont nous disposons pour espérer approcher l'esprit d'une culture sans écriture (source : [E. Hiriart](#)).

Dans cette optique, le déroulé des conférences a été organisé en quatre thèmes. Comme de coutume, le premier jour du colloque (jeudi 26 mai) a été consacré à une excursion sur le site de Glanum, suivie par une visite de l'Hôtel de Sade puis une visite guidée du Musée Granet d'Aix-en-Provence. La journée s'est conclue avec la visite de l'*oppidum* d'Entremont.

Thème 1 – La notion d'art : historiographie et épistémologie

Dans le cadre de cette thématique, faisant office d'introduction, il s'est agi principalement d'interroger la notion d'art en Protohistoire, et notamment l'existence du concept d'« œuvre d'art » pour l'âge du Fer, qui a servi de fil conducteur pour la suite des interventions.



A vertical banner for the AFEAF Aix 2022 conference. It features the AFEAF logo and 'Aix 2022' written vertically in a stylized font. At the bottom, there is a silhouette of a mountain range. To the right of the banner, there is a small logo with two stylized profiles and the text 'Afeaf - Aix 2022'. Below this, the title 'Expressions artistiques des sociétés des âges du Fer' is written in bold. Underneath, the title is repeated in four different languages: English, German, Spanish, and Italian. At the bottom left of the banner, the AFEAF logo is shown again, followed by the text '46^e colloque international de l'Association Française pour l'Étude de l'Âge du Fer Aix-en-Provence, 26-28 mai 2022'.

**Expressions artistiques
des sociétés des âges du Fer**

*Artistic expressions
of Iron Age Societies*

*Künstlerische Ausdrucksformen
in eisenzeitlichen Gesellschaften*

*Expresiones artísticas
de las sociedades de la Edad del Hierro*

*Espressioni artistiche
delle società dell'Età del Ferro*

**46^e colloque international
de l'Association Française pour l'Étude de l'Âge du Fer
Aix-en-Provence, 26-28 mai 2022**

Thème 2 – La fabrique de l'art : formes matérielles et immatérielles

Cette section a réuni différentes interventions à caractère technique portant notamment sur les savoir-faire artisanaux et les différents supports des expressions artistiques (matériaux, type d'objets ou différents espaces d'expression artistique), permettant de souligner l'hétérogénéité et l'omniprésence du décor dans la culture matérielle de l'âge du Fer.

Plusieurs membres du laboratoire ARTEHIS ont contribué à cette thématique :

- A. Fochesato, dans une communication collective (avec F. Épaud et S. Durost) ciblée sur les techniques de décoration du bois, notamment dans le cadre de son emploi dans l'architecture.
- N. Delferrière, sur la décoration architecturale chez les Gaulois (centrée sur la polychromie, à la fois sur la peinture murale et la sculpture).
- J. Kaurin (avec S. Marion et R. Chevallier), une présentation sur les techniques de décor des fibules en fer de la nécropole de Bobigny.

Thème 3 – Le sens des productions : représentations, styles, interprétations

Cette troisième section a porté sur le sens de ces expressions, dans le but de définir la reconnaissabilité de leurs significations et, en conséquence, l'existence de différenciations régionales, sociales ou encore de courants artistiques. Les communications proposées ont ciblé un cadre géographique large, du Portugal à l'Europe centrale, avec une dernière présentation de synthèse sur la question, proposée par M. Schönfelder.

Le laboratoire ARTEHIS a contribué à cette thématique avec une présentation d'É. Vial (par ailleurs membre du comité d'organisation du colloque), J.-P. Guillaumet et P. Nouvel (avec É. Hamon, M. Thivet et R. Perruche) visant à présenter les dernières techniques d'acquisition 3D des objets artistiques et démontrer leur utilité dans l'étude de l'iconographie et la compréhension de la culture visuelle et plastique des éléments figurés, notamment en contexte de sanctuaire et sur le temps long.

Thème 4 – L'art dans la société : statuts, identités, fonctions

L'étude des aspects techniques et iconographiques a enfin mené à s'interroger sur les différents acteurs et usagers des expressions artistiques (artisanat, décor ou « œuvres

d'art »). Qui fabrique l'art et pour qui est-il fabriqué ? Quel statut ont les artisans ou les artistes et quels sont les enjeux sociaux et politiques de sa circulation, publique ou privée ? Cette section, qui en quelque sorte synthétise les données exposées lors des interventions précédentes, a permis d'introduire le débat final du colloque, piloté par deux figures fondamentales de la recherche sur la thématique de l'art gaulois, V. Megaw et J. Collis, et dont les conclusions iront nourrir la publication des actes, prévue à l'échéance 2024.

Le laboratoire ARTEHIS était représenté par D. Bouquin (avec S. Bundgen), avec une intervention dédiée aux indices de statut des défunts dans les tombes à char de l'aire Aisne-Marne.

Aux côtés des communications orales, plusieurs posters (21 posters répartis, comme les séances, selon les quatre thèmes du colloque) ont été affichés dans les locaux. Deux d'entre eux ont été réalisés par N. Delferrière, l'un dédié à l'historiographie de l'étude des décors architecturaux protohistoriques et l'autre sur la fabrication et l'emploi du bleu égyptien en Gaule ; un poster a été réalisé par A. Denaire, J. Wiethold et D. Cambou (avec A. Marillier, V. Bourson, S. Deffresigne et L. Jaccotey) sur une stèle à figure vêtue découverte dans le site de Rochefort-sur-Nenon et datée du Hallstatt D1.

Un nouveau type de poster a été également proposé, sous la forme de *mini-poster* (format et texte réduits) construit autour d'un objet, d'une œuvre, d'une expression artistique, inédite ou réinterprétée. L'intérêt pour ce nouveau format de présentation a été perçu par le nombre de *mini-posters* proposés (46), parmi lesquels on signalera la série *Le bestiaire de Bibracte* (quatre objets figurés zoomorphes découverts sur le Mont Beuvray) proposé par É. Vial, membre ARTEHIS, complétée par un cinquième élaboré par G. Hamm (avec T. Bochnak).

Andrea Fochesato
andreafochesato82@gmail.com



Une archéologie des conflits : multiplier les angles d'attaque

Première partie¹ : la guerre de Trente ans en Bourgogne

Plusieurs concepts ou nouvelles disciplines ont émergé pour élargir les champs d'étude au-delà des champs de bataille comme la pionnière *polémologie* de Gaston Bothoul ou le concept de *Thanatocène* développé en 2013 par l'historien Jean-Baptiste Fressoz s'attachant à distinguer les pollutions massives et les choix technologiques délétères induits par la conflictualité humaine. Dans cette problématique globale, la discipline archéologique a également son mot à dire. Elle est particulièrement apte à interpréter des données matérielles qui nourrissent la compréhension globale d'un phénomène récurrent de l'histoire humaine. Rappelons à ce propos que le savoir-faire des archéologues dans la recherche de preuve par les techniques archéologiques est également très recherché dans les investigations *forensiques* liées à l'identification des victimes sur les scènes de guerre. Depuis quelques années, plusieurs sites locaux permettent de renouveler ces problématiques. Prenons l'exemple de la guerre de Trente Ans (1618-1648), conflit d'ampleur européenne dont les premiers foyers s'allument en Bohême et dont les derniers feux se propagent jusqu'aux faubourgs dijonnais, préventivement détruits de manière quasi-générale vers 1640.

Un Oradour-sur-Glane au XVII^e siècle : le témoignage de Dampierre-sur-Vingeanne

Nous disposons de documents très détaillés qui permettent de déceler l'ampleur des destructions à un niveau microlocal tel le procès-verbal établi en mars 1637 par le notaire et juge Galiet conservé dans les archives paroissiales de Dampierre-sur-Vingeanne. Ce document, édité par l'abbé Bourlier, est saisissant dans sa précision. C'est une enquête faite « à chaud » : un enquêteur spécial est détaché ; il fait venir les survivants ; ceux-ci, encore traumatisés par le drame récent, sont convoqués « devant le cimetière et place publique » ; ne se présentent que deux personnes : Antoine Foustelet et Jean Chevalier. L'enquêteur leur demande de faire venir le reste de la population ; ils répondent qu'ils ne restent plus qu'eux deux : tous les autres habitants sont morts, « les uns de maladie contagieuse, les autres tués et brûlés par lesdictz ennemis ». Maison par maison, ils témoignent et racontent en détail les scènes d'un crime de guerre. C'est en fait un véritable Oradour-sur-Glane qui s'est déroulé dans le village : les habitants barricadés dans l'église devenue lieu fortifié avec leurs biens et leurs vivres sont submergés par l'ennemi, l'église

1. Une seconde partie complétera ce propos.

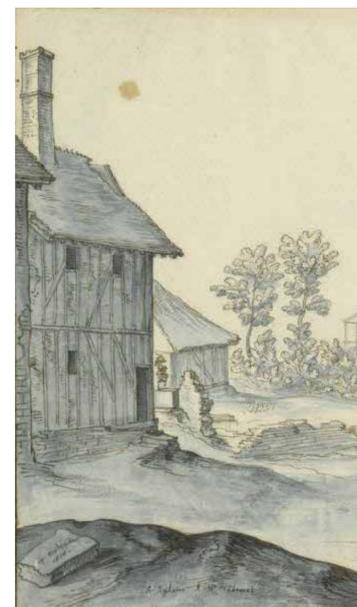


Fig. 1. Vue du hameau de Sully en 1610 (dessin d'Étienne Martellange, Bnf).



Fig. 2. Vue du bâtiment 1 du hameau de Sully abandonné vers 1636 (fouille 1998, cl. P. Chopelain).

est brûlée et plus de 200 personnes périssent dans l'incendie. Le niveau de violence est inouï : des femmes enceintes sont violées et certaines passées au fil de l'épée : « la femme de Pierre poinsot, aussy habitant dudict Dampierre, estant aussy enceincte, fut tellement battüe et violontée par lesdictz ennemis qu'a cause desdites violences elle mit aussy bas son enfant ». Les deux habitants guident l'enquêteur à l'église « pour nous faire voir comme elle est bruslée et ruynée ». Puis le petit groupe parcourt ce qui reste du village (dont l'état est donné méthodiquement). Il détaille le long du trajet l'endroit où ont été jetés les cadavres, ce qui permet de reconstituer ainsi le film des événements. Ainsi, dans une réitération poisseuse, cette enquête retentit de façon particulière avec celles menées au printemps 2022 dans le village ukrainien de Boutcha.

Le hameau détruit de Val-Sully à Saint-Apollinaire (fig. 1 et 2)

Le hameau de Sully à Saint-Apollinaire, situé sur le passage des troupes impériales et rasé (il ne restera que deux maisons) en 1636, est pour l'instant le seul exemple

archéologique de destruction due au passage des troupes impériales. Fouillé en 1998 (*Val-Sully*, Chopelain), le bâtiment 1 est caractéristique de l'habitat de la plaine dijonnaise à cette période avec sa structure à colombage reposant sur une sablière basse appuyée sur un modeste solin. Il s'agit d'un grand édifice de forme rectangulaire dont la fouille a démontré un abandon rapide : céramique écrasée sur le foyer, lot d'épingles groupées en un seul lot et vraisemblablement tombées d'une étagère.

Autres témoignages archéologiques

Repéré par photographie aérienne, un fortin français en forme d'étoile édifié lors du siège de Dole de 1636 a fait l'objet d'une fouille (fig. 3). Le périple des troupes et la terreur qu'elles propagent peuvent également être suivis par les trésors monétaires. Celui d'Is-sur-Tille a fait l'objet d'une étude détaillée ; de manière très convaincante, les auteurs rattachent ce dépôt aux troubles provoqués par le passage des troupes de Gallas en 1636 et 1637.

On pourrait y ajouter, pour leur dimension mémorielle, le registre des « héros » du siège de Saint-Jean-de-Losne, le drapeau pris aux impériaux soigneusement conservé par cette même ville ou la vierge de Notre-Dame-Libératrice de Salins, protectrice de la ville contre les méfaits de la guerre de dix ans (épisode local de la guerre de Trente ans), représentée foulant canons et trophées guerriers. C'est face à cette complexité des conflits interhumains où nous pouvons aisément comptabiliser les destructions, mais restons sans réponses pour en déterminer les causalités profondes, que le grand reporter polonais Ryszard Kapuzcinski, historien de formation, exprimait sa perplexité en revenant sans cesse, dans ses reportages sur les guerres africaines, aux leçons de son maître Hérodote. Notamment les premières phrases de ses *Enquêtes* : « Hérodote d'Halicarnasse présente ici ses « enquêtes »... dans le but de découvrir pour quelles raisons grecs et barbares se firent la guerre ». Nous en sommes toujours là...

Patrick Chopelain
patrick.chopelain@inrap.fr



Fig. 3. Photo aérienne d'un fort en forme d'étoile construit lors du siège de Dole de 1636 (photo cellule carte archéologique, service régional d'archéologie de Franche-Comté).

En savoir plus

DUFOUR Diane dir., *Images à charge, la construction de la preuve par l'image*, Paris, Le Bal, Editions Xavier Barral, 2015.

BOURLIER Abbé, « Un village sous Louis XIII. Document inédit sur les ravages causés à Dampierre-sur-Vingeanne par les Impériaux en 1636 et 1637 », *Bulletin d'histoire et d'archéologie religieuses du diocèse de Dijon*, 9, mars-avril 1891.

PETIT Henri-Antoine, MEISSONNIER Jacques, « Trésor de monnaies d'argent des XVI^e et XVII^e s. découvert à Is-sur-Tille », *Mémoires de la commission des antiquités de Côte-d'Or*, t. XXXVIII, 1997-1999.

RYON Jean-François, « Iconographie, ex-voto et bijoux de la reine du ciel, Notre-Dame-Libératrice de Salin, XVII^e-XX^e s. », in DARNAS I. et BARRUOL A., *Regard sur les objets de dévotion populaire*, Arles, Actes Sud, 2011.

KAPUSCINSKI Ryszard, *Mes voyages avec Hérodote*, Pocket, Éditions Plon, 2006.



Excursion à Sarrebruck

Le colloque international « Préhistoire et anthropologie : entre science, philosophie, politique et internationalisme » commémorait en novembre dernier l'un des plus célèbres pionniers de l'archéologie pré- et protohistorique : Gabriel de Mortillet (1821-1898). Géologue de formation mais s'intéressant à toute chose, anticlérical et radical-socialiste, de Mortillet fut attaché au Musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye, de 1868 à 1882, puis se tourna vers la politique, d'abord comme maire de cette même ville et par la suite comme député.

Son œuvre archéologique, marquée par le matérialisme scientifique rejetant le caractère spirituel des choses, et la volonté de bâtir une science nouvelle et internationale, s'illustre et se diffuse par les ouvrages *Le Préhistorique* (1883) et le *Musée Préhistorique* (1881). Ce dernier est le fruit d'une collaboration entre père et fils, Gabriel et Adrien de Mortillet (1853-1931). Les dessins d'Adrien de Mortillet restent pour nous des modèles de rigueur scientifique et le souvenir d'un artiste accompli. Celui-ci poursuivit l'œuvre de son père devenant une figure incontournable des études anthropologiques qui furent alors « filles des Lumières » (Blanckaert 2009, p. 432).

Les « archives Mortillet », qui rassemblent les papiers des deux savants, sont aujourd'hui conservées à Sarrebruck (Allemagne). Dans les années 1950, la Sarre est un territoire indépendant et son université cherche à enrichir sa jeune bibliothèque. Celle-ci acquiert le fonds Mortillet comprenant ouvrages et archives, qui est passé entre les mains du père, du fils, et de Léon Coutier (1895-1980). Si le fonds et son histoire ont fait l'objet d'une thèse par Philippe Roux, ami passionné des de Mortillet, les archives sont restées à ce jour peu exploitées.

Considérable en termes de volume, le fonds Mortillet offre une fenêtre proprement extraordinaire sur la fabrique de la Pré- et Protohistoire du dernier tiers du XIX^e siècle à l'aube de la Grande Guerre. Boîte après boîte, nous découvrons lettres, dessins, formulaires, manuscrits, brochures, tirés à part, cartes, photographies et cartes postales... Ces documents sont sélectionnés, classés et compilés par Adrien de Mortillet. Ils sont donc le fruit d'un choix et d'un contrôle permanent de sa connaissance et de sa propre image pour les générations suivantes.

De même, l'abondante correspondance de Gabriel de Mortillet, classée par auteur mais également répartie dans les boîtes thématiques et géographiques, témoigne des nombreux échanges qui participent à la fabrique de l'archéologie. Ce fut avec



Fig. 1. Dessins de Gabriel de Mortillet.

Ernest Chantre (1843-1924), archéologue et anthropologue lyonnais, que l'échange de lettres resta le plus soutenu. Plusieurs centaines de courriers sont ainsi conservés dans les fonds de Sarrebruck et du Musée des Confluences. Ils relatent de nombreuses étapes de la vie conjointe du maître et de l'élève qui devinrent rapidement amis. Du Congrès de Stockholm en 1875, aux réunions de la Sous-commission des Monuments mégalithiques, ces lettres régulières délaissent bien peu d'événements, jusqu'aux plus intimes, comme

ce premier mariage avorté d'Ernest Chantre avec cette jeune fiancée que Gabriel de Mortillet qualifie de « boulet jésuitique »¹. Il mâche, pour ainsi dire, rarement ses mots.

En parcourant le fonds d'archives et ces mille papiers fragiles et odorants, on se prend évidemment d'admiration pour les dessins originaux d'Adrien de Mortillet servant à illustrer, entre autres, le *Musée Préhistorique* (fig. 1). Collés sur des feuilles cartonnées, ils servaient à la réalisation des « bois » pour l'édition des ouvrages de vulgarisation scientifique qu'affectionnait le fils De Mortillet. Son talent d'artiste était au service de l'archéologie et des théories matérialistes de son père. Il œuvra également pour Ernest Chantre, qu'il accompagna dans un voyage en Russie, permettant alors d'apprécier les croquis sur le vif du dessinateur.

Enfin, ce sont les photographies de groupes de ces savants qui nous ravissent toujours et absorbent les passionnés (fig. 2). Elles redonnent davantage d'humanité aux travaux de ces érudits ; davantage aussi de réalité à leur corps et leur expression. Elles témoignent de ces multiples congrès dont s'enorgueillissent toutes les sciences actives et collaboratives. Dans la 11^e section consacrée à l'anthropologie de l'Association française de l'avancement des sciences, vaste chantier d'une foi dans le progrès scientifique et patriote, Adrien de Mortillet et Ernest Chantre fixent l'appareil photographique de leurs yeux clairs. Chacun laisse pendre sa cigarette, Adrien de Mortillet au centre du groupe, toujours serein, et Ernest Chantre, plus soucieux peut-être, l'esprit à des projets qui sont aujourd'hui tirés des archives et de l'oubli.

Adrien Frénéat
adrien.freneat@u-bourgogne.fr

¹ Lettre de G. de Mortillet à E. Chantre du 21 septembre 1875. Fonds Mortillet, Sarrebruck (Allemagne).



Fig. 2. 11^e section de l'AFAS.

En savoir plus

BEYLS P., 1999. *Gabriel de Mortillet : géologue, préhistorien*, Grenoble, 402 p. (Portraits de Meylan).

BLANCKAERT C., 2009. *De la race à l'évolution. Paul Broca et l'anthropologie française. 1850-1900*, Paris, L'Harmattan, 2009, 616 p.

GISPERT H., 2002. *Par la science, pour la patrie - L'Association française pour l'avancement des Sciences (1872-1914). Un projet politique pour une société savante*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 372 p.

DE MORTILLET G. et A., 1881. *Musée Préhistorique*, Paris, C. Reinwald, 100 pl.

DE MORTILLET G., 1883. *Le préhistorique : antiquités de l'homme*, Paris, C. Reinwald, 642 p. (Bibliothèque des sciences contemporaines).

ROUX P., 2008. *Les « archives Mortillet » à l'Université de Sarrebruck. Parcours et stratégie scientifique de Gabriel et Adrien de Mortillet*, Thèse de Doctorat, Paris, Université Paris I - Panthéon Sorbonne, 596 p.



Aménagements de l'Héria et occupation en aval du complexe cultuel de Villards-d'Héria (Jura, France)

Le vaste complexe cultuel et balnéaire mis au jour sur le site dit « inférieur » de Villards-d'Héria est mentionné dès le XVII^e siècle. Les fouilles menées par L. Lerat (1998), entre 1961 et 1982, ont permis de dégager les ruines du sanctuaire du « Pont des Arches » et les installations balnéaires associées, découvrant un site majeur aux confins sud du territoire des Séquanes.

Dans le cadre d'un programme collectif de recherche (PCR) pluriannuel, coordonné par R. Grebot (chercheur associé UMR 6298 ARTEHIS) et S. Lourdaux-Jurietti (Musées de Lons-le-Saunier), des prospections et opérations sont menées pour comprendre et caractériser l'organisation des occupations autour du sanctuaire gallo-romain, leur continuité et leur évolution. Ainsi, à moins de 150 m en aval du complexe cultuel, les témoignages locaux, la mise en place de prospections géophysiques (mesures magnétiques menées par B. Gavazzi, ENEREX sas) et une première analyse des données LiDAR (projet UBFC I-Site PubPrivLands) ont mis en évidence plusieurs anomalies pouvant se rapporter à des structures construites (fig. 1). Au mois d'août 2021, plusieurs sondages ont permis d'explorer ces aménagements.

Une première opération (secteur 13-B, dir. Fl. Delencre) a mis au jour un bâtiment en pierres liées au mortier de chaux fondé sur une zone relativement plane et dont les maçonneries sont sub-affleurantes. En parallèle, les aménagements du cours de l'Héria (secteur 13 A, co-dir. Chr. Loiseau et C. Driard), plus particulièrement un barrage antique et une dérivation monumentale en grand appareil, ont également fait l'objet d'une étude d'archéologie du bâti et de sondages.

Dans le secteur 13-B, le bâtiment maçonné est construit sur un ressaut topographique, constitué de remblais, qui permet de s'affranchir de la pente (fig. 2). Le bâtiment est interprété comme un atelier de forge moderne. Son plan est incomplet, très probablement rectangulaire, dessinant une seule pièce (dimensions hors œuvre : L. 6,10 m x l. 6 m). Les murs sont conservés sur cinq à sept assises et sont fondés directement dans le remblai de la butte. Ils sont constitués de matériaux en remploi (mortier de tuileau, blocs de grand appareil démantelés (?), traces de rubéfaction, etc.).

Le mobilier associé à ce bâtiment provient des couches de démolition et d'abandon. L'interprétation des vestiges repose sur le mobilier métallique qui se caractérise par des chutes, des soies de préhension et sur les résidus sidérurgiques (scories et culots de forge). La datation est donnée par le mobilier céramique (post-XV^e siècle) et par l'absence du bâtiment sur le cadastre napoléonien établi en 1833. De nombreux tessons

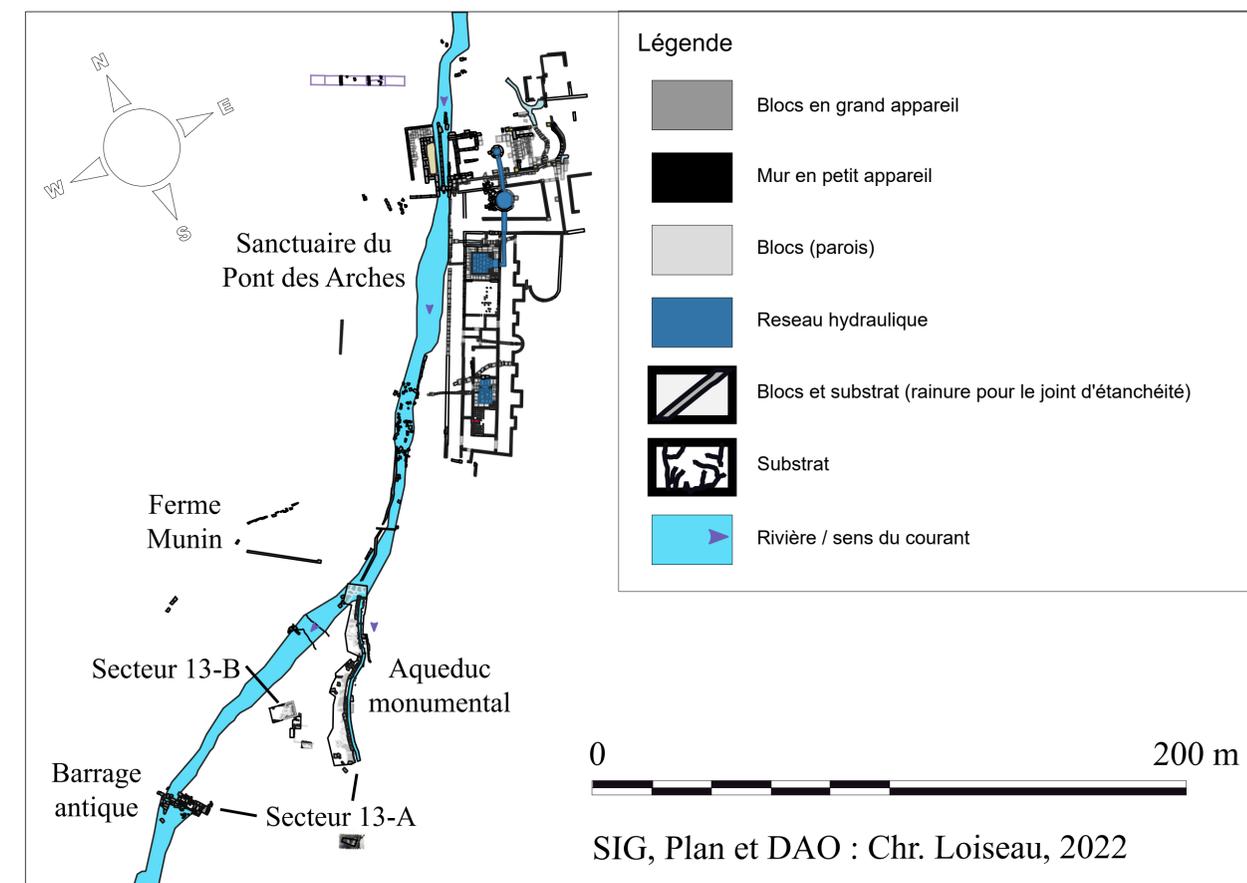


Fig. 1. Plan des structures archéologiques du sanctuaire et des vestiges mis au jour lors de la campagne 2021.

témoignent toutefois d'une occupation antique remaniée, associés à d'autres catégories de mobiliers (terres cuites architecturales, mortier de tuileau, verres, etc.).

Dans la continuité des aménagements sur la rivière Héria, un mur en grand appareil a fait l'objet d'une campagne de nettoyage, de sondages, de relevés associés à une étude d'archéologie du bâti (secteur 13-A). Conservée au maximum sur 2,80 m de haut et 55 m de long, cette dérivation de l'Héria est faite de blocs en calcaire de grand appareil.

Un autre aménagement comportant des blocs en calcaire de grand appareil a été identifié à une cinquantaine de mètres à l'ouest des vestiges de l'aqueduc. Deux murs en grand appareil, conservés sur trois à quatre assises visibles, constituent la base d'un barrage monumental antique reconnu sur un peu plus de 15 m de long (Fig. 3). Distants d'environ 1,60 m l'un de l'autre, ils délimitent un ouvrage massif franchissant la rivière et mesurant autour de 3,50 m de large. À la base du mur sud, côté aval, un dispositif de fermeture équipait la sortie d'un conduit traversant, permettant de contrôler l'écoulement de l'eau. Le barrage de Villards-d'Héria appartient à la catégorie des ouvrages d'art de retenue d'eau monumentaux. Ceux-ci se caractérisent par des dimensions imposantes qui ont souvent contribué, par leurs proportions et leurs caractéristiques techniques, à marquer et modifier durablement le paysage depuis leur construction jusqu'à plusieurs siècles après leur abandon. L'aqueduc monumental et le barrage antique de Villards-d'Héria s'inscrivent dans un projet architectural bien plus vaste. Sur le cours de la rivière, des blocs en grand appareil stabilisent et protègent les rives. Une chute d'eau est également construite avec des blocs en grand appareil. À proximité de ces constructions, une cascade naturelle surplombe une résurgence d'eau toujours active. En amont du Pont des Arches, d'autres constructions participent aussi à ce projet. Dans la continuité de ces aménagements, les constructeurs romains ont donc fait le choix ambitieux de détourner la rivière de son lit naturel juste au-dessus de la cascade. Celle-ci ouvre sur un espace encaissé et très marqué où se situe la résurgence. En parallèle, ils se sont appuyés sur la topographie du terrain et sur la construction d'un barrage sur l'Héria pour aménager une retenue d'eau qui devait probablement participer à l'embellissement des abords sud du complexe cultuel et thermal.

Florent Delencre, Christophe Loiseau

Florent.Delencre@u-bourgogne.fr, christophe.loiseau@eveha.fr

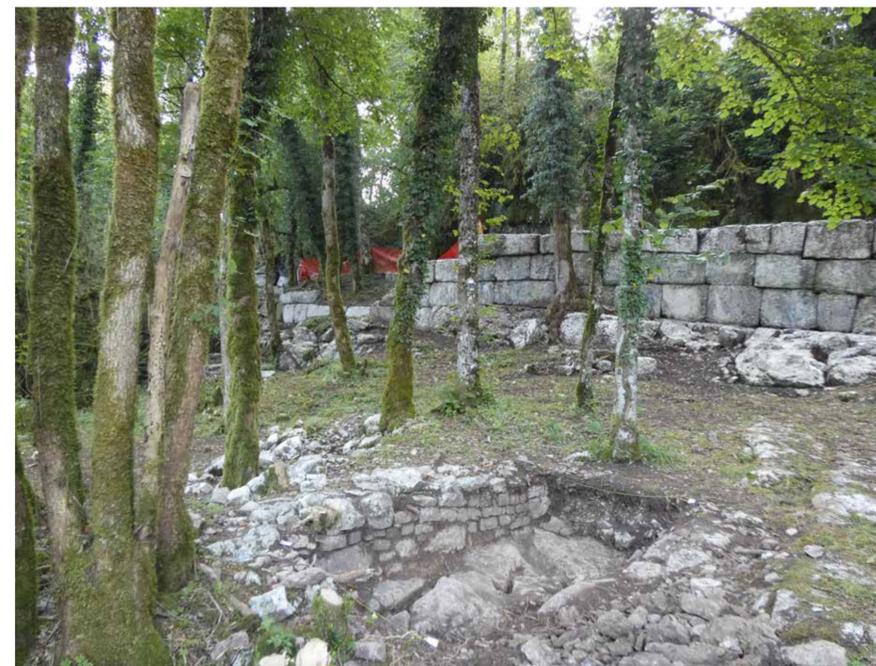


Fig. 2. Le bâtiment établi sur une surface plane artificielle (à l'arrière-plan, l'aqueduc monumental) (cl. Fl. Delencre 2021).

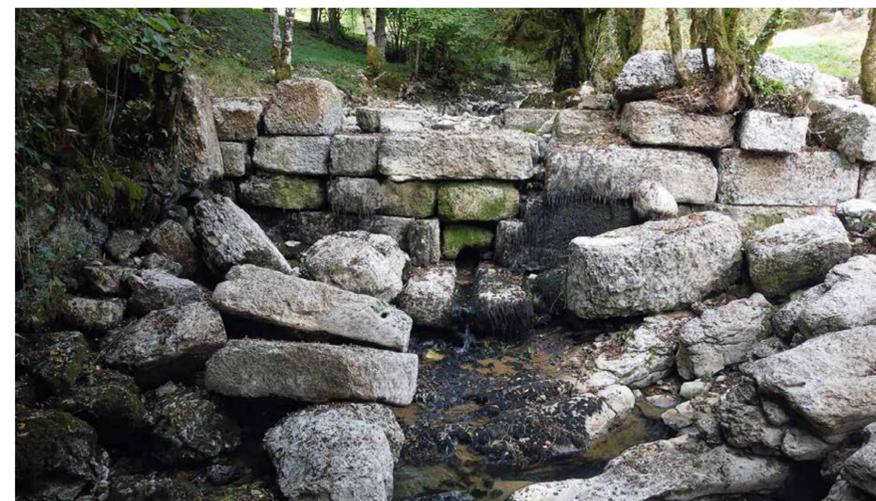


Fig. 3. Vue du barrage antique (cl. Loiseau 2021).



Le chantier archéologique 2021 de Vautheau (Saône-et-Loire)

Le chantier archéologique du château de Vautheau, localisé sur la commune de La Grande-Verrière en Saône-et-Loire, s'est déroulé du 19 au 30 juillet 2021. Il est le résultat d'un partenariat entre le CeCaB (Centre de Castellologie de Bourgogne) et l'association La Renaissance de Vautheau qui entretient et anime le site durant toute l'année. Sous la direction de Gaëtan Koenig (doctorant en archéologie médiévale, rattaché à l'UMR 6298 ARTEHIS) et Valentin Chevassu (docteur en archéologie médiévale, rattaché à l'UMR 6249 Chrono-environnement), une dizaine de personnes a participé aux opérations archéologiques, mêlant ainsi des membres des deux associations, mais également deux étudiants en licence de l'Université de Bourgogne et une étudiante en master à l'Université de Grenoble.

Les problématiques de l'exploration archéologique du site étaient multiples. Dans un premier temps, l'objectif principal était de renseigner le chemin de défilement du château, c'est-à-dire les sens et les modalités des circulations, aussi bien dans la basse-cour que dans la tour-porte qui servait d'entrée au logis seigneurial. Ces questionnements ont amené la nécessité de comprendre les modifications de la tour de Vautheau, dont le phasage des éléments, établi par Valentin Chevassu en 2015, demandait confirmation au vu des travaux importants de dégagement effectués par l'association durant les deux années précédentes (2019 et 2020). Dans la continuité de ces travaux d'entretien, nous avons vidé le passage et la chambre de tir d'une archère à étrier (système de défense classique pour la fin du XII^e ou le début du siècle suivant) de son comblement de terre. Ces investigations nous ont renseignés sur les faits suivants : la tour a été construite à la jonction des XII^e et XIII^e siècles. Dans un second temps, elle est profondément modifiée, certainement durant le XIV^e siècle, lorsque l'édifice devient propriété des ducs de Bourgogne. La base de la tour est partiellement comblée, ce qui a permis l'installation d'un avaloir de 1,80 m de profondeur (récupérant les eaux du toit). Le passage est allongé à l'arrière de la tour permettant ainsi l'installation d'un logis dans les niveaux supérieurs. Finalement, tout le programme décoratif a été modifié dans un troisième temps, au XVI^e siècle, mais nous reviendrons ultérieurement sur ce point.

En même temps, dans la basse-cour, devant la tour-porte, un sondage a été effectué à l'emplacement supposé de la retombée du pont-levis. En effet, un compte de châtelainie de 1376 évoque la présence d'un escalier permettant l'accès à la haute-cour : « *A Jehan de Rengeres, charpentier, que l'on lui devoit de marchief fait à lui en taiche pour faire le pont lievez du donjon [c'est-à-dire le logis] dudit fort, les degrez [marches] et colonnes*



Le site du château de Vautheau (photo M. Maerten).

des alées et montées tenenz et montenz audit pont, et l'en li mis bois en place. Et appert par quittance dudit charpentier, donnée le dernier jour de may 1376. Pour ce : 15 frans » (Archives départementales de la Côte-d'Or, B4830 : il s'agit d'un compte de la châtelainie de Glennes recouvrant les années 1375-1378). Toutefois, les vestiges découverts durant la fouille ont été tout autres : nous n'avons pas mis au jour les vestiges d'une structure en bois mais une pile de pont-levis maçonnée, ainsi qu'un niveau de circulation en terre battue jaune datant probablement du XVI^e siècle, cela au vu du mobilier découvert sur ce dernier.

En parallèle, un inventaire des blocs moulurés (trouvés et stockés sur le site durant l'entretien et le déboisement du château par les membres de l'association de la Renaissance de Vautheau) a été effectué. L'intérêt de réaliser cet inventaire est multiple :

dans un premier temps, il était nécessaire de répertorier les blocs de pierre issus de la ruine du site, conservés *in situ* ; dans un second temps, cette classification a permis d'étudier la forme des blocs afin de leur attribuer une fonction possible (partie de fenêtre, cheminée ou corbeau). Finalement, l'étude des moulures présentes sur chaque pierre offre la possibilité d'en approcher la datation (fin XV^e- début XVI^e siècle), permettant ainsi de recaler la dernière phase de modification lourde du site, mais également d'en saisir le programme décoratif. Le problème de la conservation pérenne de ces blocs sera abordé cette année.

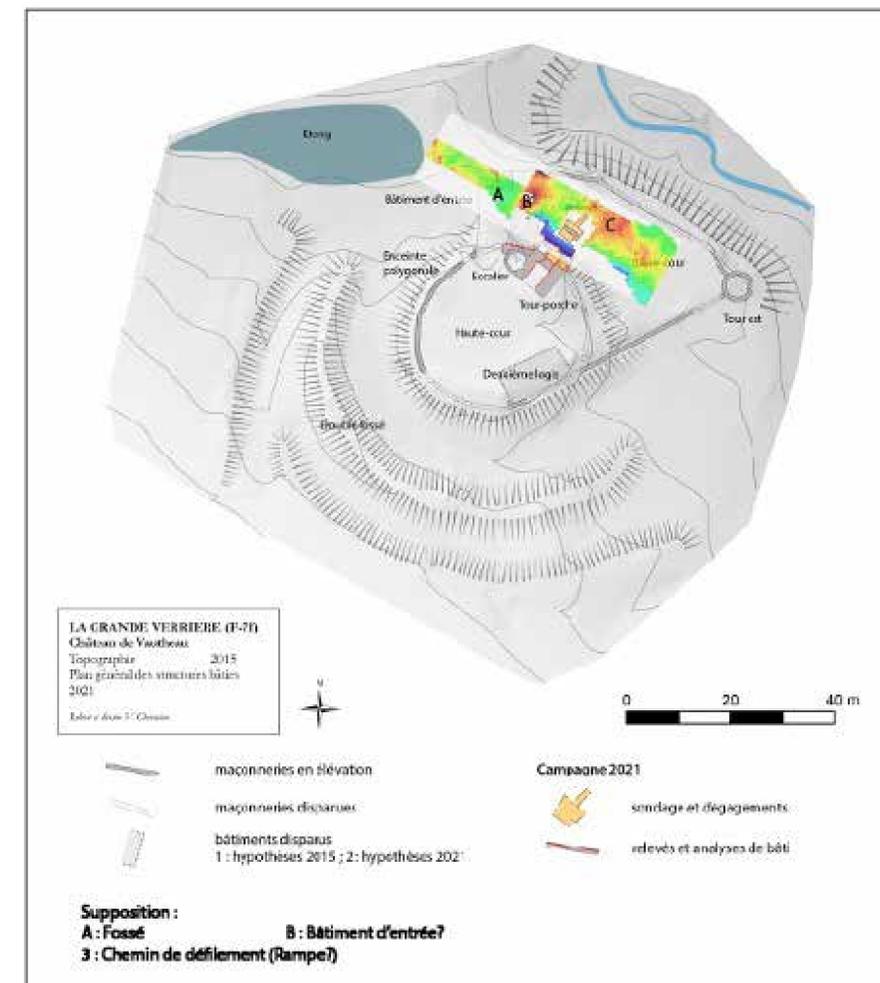
Une dernière campagne a été menée avec Mégane Mignot (doctorante à ARTEHIS) afin de réaliser une prospection électrique de la basse-cour (à l'aide d'un résistivimètre RM15 de Geoscan-Research). La surface du secteur prospecté à Vautheau a été d'environ 220 m² et les mesures ont été effectuées selon une maille de 50 cm de côté, afin de garantir une bonne résolution. Deux anomalies ont été mises en évidence : peut-être un bâtiment d'entrée précédé d'un fossé et l'hypothèse d'une rampe d'accès amenant à la pile du pont-levis. Cette dernière a été mise au jour lors de l'opération archéologique 2021.

L'opération archéologique de 2021 a ouvert plusieurs pistes de recherche qui ont été explorées lors du chantier de 2022 avec un élargissement du sondage au pied de la tour afin de comprendre les modalités d'implantation de la pile de pont-levis. En même temps, deux sondages ont été ouverts dans l'anomalie géophysique qui a été interprétée comme étant la rampe d'accès afin de confirmer cette hypothèse. En parallèle, nous continuerons l'enregistrement des blocs moulurés présents sur le site.

Gaëtan Koenig
gaetan.koenig@laposte.net



Sondage au-devant de la tour porte : la pile maçonnée du pont-levis et le sol en terre battue (Photo V. Chevassu).



Résultat de la prospection électrique de M. Mignot.



Commanderie templière et hospitalière d'Avaleur (Bar-sur-Aube) : premiers résultats de la fouille programmée (2021)

Engagée depuis 2019, année probatoire, la fouille programmée de la commanderie d'Avaleur s'attache à reconnaître l'évolution chronologique et spatiale de cet établissement appartenant à un ordre religieux militaire tout à la fois lieu de vie (logis), lieu de stockage et de transformation des denrées agricoles (granges, écuries, bergeries...) et lieu religieux (présence d'une chapelle).

La fouille suit un programme triennal, courant jusqu'en 2023.

Lors de l'été 2021, nous avons pu étudier une surface de 203 m² au sud de la chapelle (fig. 1 et 2). Des fondations de murs ont été découvertes dont certaines d'origine médiévale. En effet, au moins quatre maçonneries se rapportent à deux bâtiments distincts dont les récupérations/destructions ultérieures ne permettent pas de connaître le plan précis. La largeur de ces éléments, entre 0,85 et 0,95 m, indique la présence d'un étage.

Un cinquième mur, probablement renforcé par des contreforts si l'on se fie au plan cadastral de 1836, correspondrait au mur de clôture de la commanderie.

De surcroît, des niveaux de sol (?), quelques blocs se rapportant à une maçonnerie et une fosse ont été retrouvés dans l'angle sud-ouest de l'emprise. Le comblement très cendreux et charbonneux dans ce secteur, associé à des céramiques culinaires (coquemar, marmite) et de table (pichet, tasse), à des mortiers en pierre et à un creuset/godet à pigments, milite en faveur de la présence d'une activité liée au feu (fig. 3) : cuisine, ou four dont on sait qu'il peut constituer un bâtiment à part entière dans certaines commanderies... Les hypothèses restent encore ouvertes et la poursuite de la fouille en 2022 devrait permettre d'abonder nos connaissances pour cette zone.

Les maçonneries sont en lien avec un niveau de travail constitué de petits blocs calcaire noyés dans un mortier ocre. Enfin, une couche semble sceller l'ensemble de l'emprise et a livré un abondant mobilier céramique (253 tessons au total) très homogène chronologiquement ; l'ensemble date de la seconde moitié du XIV^e siècle. Ainsi, l'ensemble des structures retrouvées serait antérieur, peut-être en corrélation avec un programme architectural qui voit la construction de la chapelle, du corps de logis ouest et sans doute de l'aile sud, dans le premier quart du XIII^e siècle.



Fig. 1. Vue panoramique du secteur fouillé en 2021, au sud de la chapelle (Cliché Samuel Sylvarès, CD10).

Un ancien bâtiment agricole des XVII^e-XVIII^e siècles a également été partiellement fouillé. Il s'appuie sur le mur de clôture antérieur et conserve des murs moins larges et d'une mise en œuvre moins soignée que les maçonneries médiévales. Encore présent sur le cadastre de 1836, on le voit en partie ruiné sur un croquis de Fichot datant du milieu du XIX^e siècle. Les comptes-rendus de visite de l'époque moderne renseignent sur sa destination : il sert d'écurie et de remise à carrosses pour le commandeur.

En 2022, la campagne de fouille devrait permettre de poursuivre nos observations sur l'ouest de l'emprise décapée en 2021, ainsi que de mettre au jour une première partie de l'aile nord détruite qui reliait le corps de logis occidental à la chapelle.

Vincent Marchaisseau, Pierre Testard
vincent.marchaisseau@inrap.fr, pierre.testard@inrap.fr



Fig. 2. Plan général de la fouille 2021 (D. Duda, V. Marchaisseau, Inrap).

Les résultats de l'étude du logis ont été publiés récemment : MARCHAISSEAU V., ROMS C., TESTARD P., Le corps de logis de la commanderie templière et hospitalière d'Avallieur. In MOULIS C. dir., *Archéologie de la construction en Grand Est*, Nancy, PUN Éditions Universitaires de Lorraine, 2021, p. 231-257.

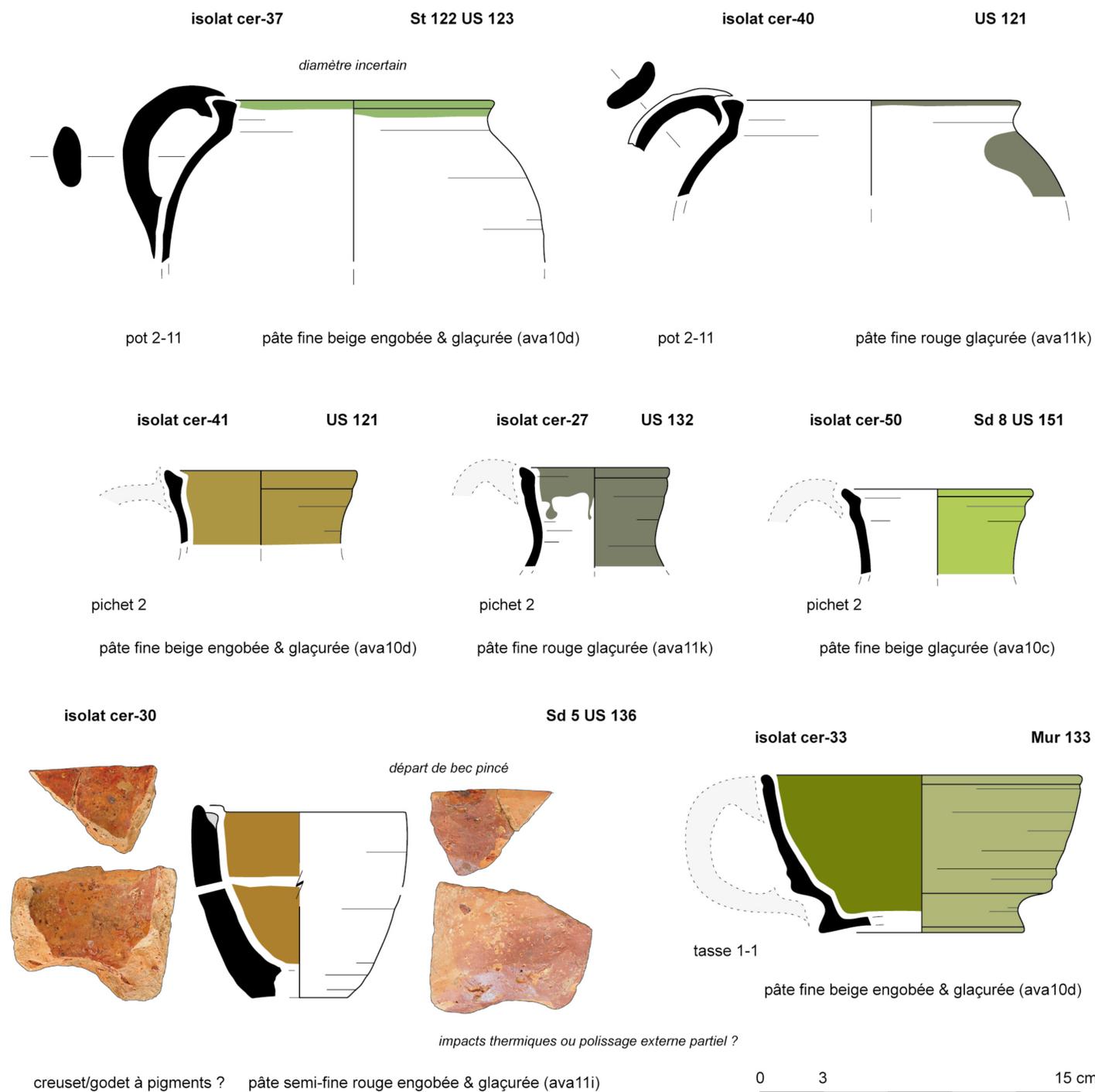
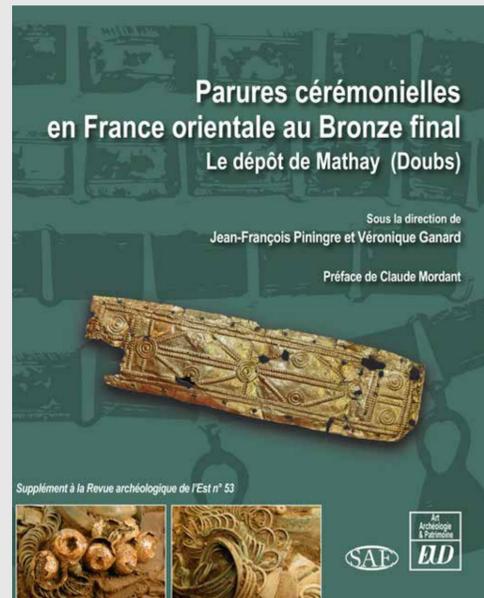


Fig. 3. Sélection de mobilier céramique de la seconde moitié du XIV^e siècle (DAO Pierre Testard, Inrap).



Parures cérémonielles en France orientale au Bronze final : le dépôt de Mathay (Doubs)



Les dépôts de riches parures féminines de l'âge du Bronze final, enfouis de la Bourgogne à l'embouchure de l'Hérault, attirent l'attention des archéologues depuis la fin du XIX^e siècle. Leur mise au jour fortuite apporte peu de renseignements sur l'organisation et sur l'intégrité de ces ensembles ; seules quelques découvertes récentes *in situ* ont permis d'approfondir nos connaissances sur ces bijoux exceptionnels considérés comme la parure cérémonielle d'un personnage de haut rang.

La fouille du dépôt de Mathay (Doubs), enseveli dans une urne recouverte d'une coupe, nous livre un costume féminin de prestige tel qu'il a été abandonné il y a plus de 3 000 ans. Avec 2 462 objets, la richesse du dépôt s'impose notamment avec deux « diadèmes » en tôle de

bronze plaquée d'or et des sphères de même facture ornant vraisemblablement une coiffure, ainsi que plusieurs colliers de plus d'un millier de perles en verre bleu, en ambre, de tubes de bronze et d'or.

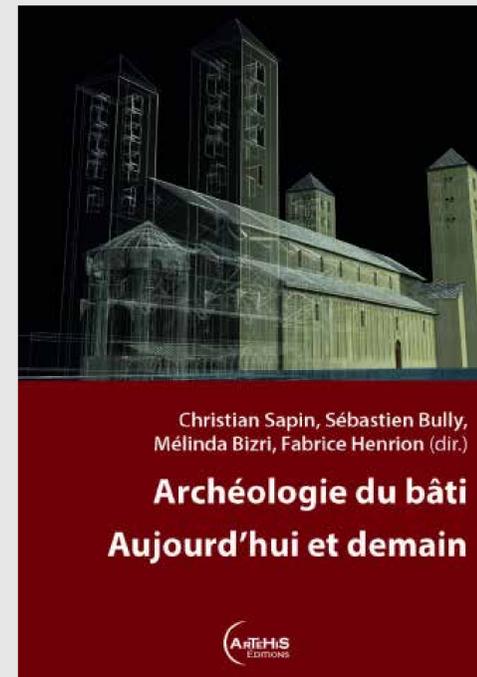
Cette étude fait le point sur la parure féminine et les savoir-faire des artisans spécialisés du Bronze final dans l'est de la France. Les comparaisons et les analyses chimiques nous éclairent sur les échanges qu'entretenaient sur des centaines de kilomètres les habitants du méandre du Doubs et posent les élites locales en intermédiaires entre le Rhin et la Baltique d'une part, le Plateau suisse et les ateliers verriers de Frattesina dans le delta du Pô d'autre part. L'identité du (des) propriétaire(s) et les raisons de l'abandon de ces riches panoplies hors d'un contexte funéraire soulèvent plusieurs questions. Avec Mathay on retrouve une représentation féminine, mais s'agit-il d'une personne « physique » représentée ou décédée, de la même personne au cours du temps, ou bien encore d'une image idéale d'une puissance féminine divine et pas forcément d'une aristocrate connue de l'époque ?

En savoir plus

Jean-François PININGRE, Véronique GANARD dir., *Parures cérémonielles en France orientale au Bronze final : le dépôt de Mathay (Doubs)*, 53^{ème} suppl. à la *Revue archéologique de l'Est*, Dijon, S.A.E., 2021, 306 p., ill. n & b et coul.



ARTEHIS Éditions. Une nouvelle synthèse doublement constructive !



Le nouveau volume publié dans la collection « Monographies et Actes de colloques » d'ARTEHIS Éditions, et intitulé *Archéologie du bâti. Aujourd'hui et demain*, marquera cette collection : par ses contenus premièrement et assurément, au moment où l'archéologie du bâti devient une discipline opérante et collaborative, mais aussi par sa préparation et sa mise en ligne. Ce fut une expérience hors norme pour l'équipe d'ARTEHIS Éditions.

Cette imposante synthèse élaborée par 60 auteurs et accompagnée de 508 illustrations donna du fil à retordre à notre équipe éditoriale. Les 1000 pages de son pdf demandèrent une attention soutenue. Surtout, ce contenu massif et varié offrit l'occasion de perfectionner notre chaîne éditoriale. Nous avons précisé nos exigences en matière de manuscrit et nous avons défini un type de relecture avant

expertise. Notre équipe de relecture a été élargie. La mise au point de cet ouvrage nous a amenés à compléter ou simplifier les normes orthographiques et bibliographiques retenues. Nous avons opté pour une gestion plus rationnelle des images en nous fondant sur leur poids. Enfin, le grand nombre d'auteurs nous a incités à mettre au point une version simplifiée du contrat d'édition.

Au final, ce volume, impliquant de nombreux financeurs et acteurs, nous a également permis de réfléchir à l'option d'impression à la demande. Nous envisagions une impression à la demande simple, nous optons finalement pour un format hybride, avec l'impression initiale d'un stock puis une impression à la demande du lecteur sur i6doc.com.

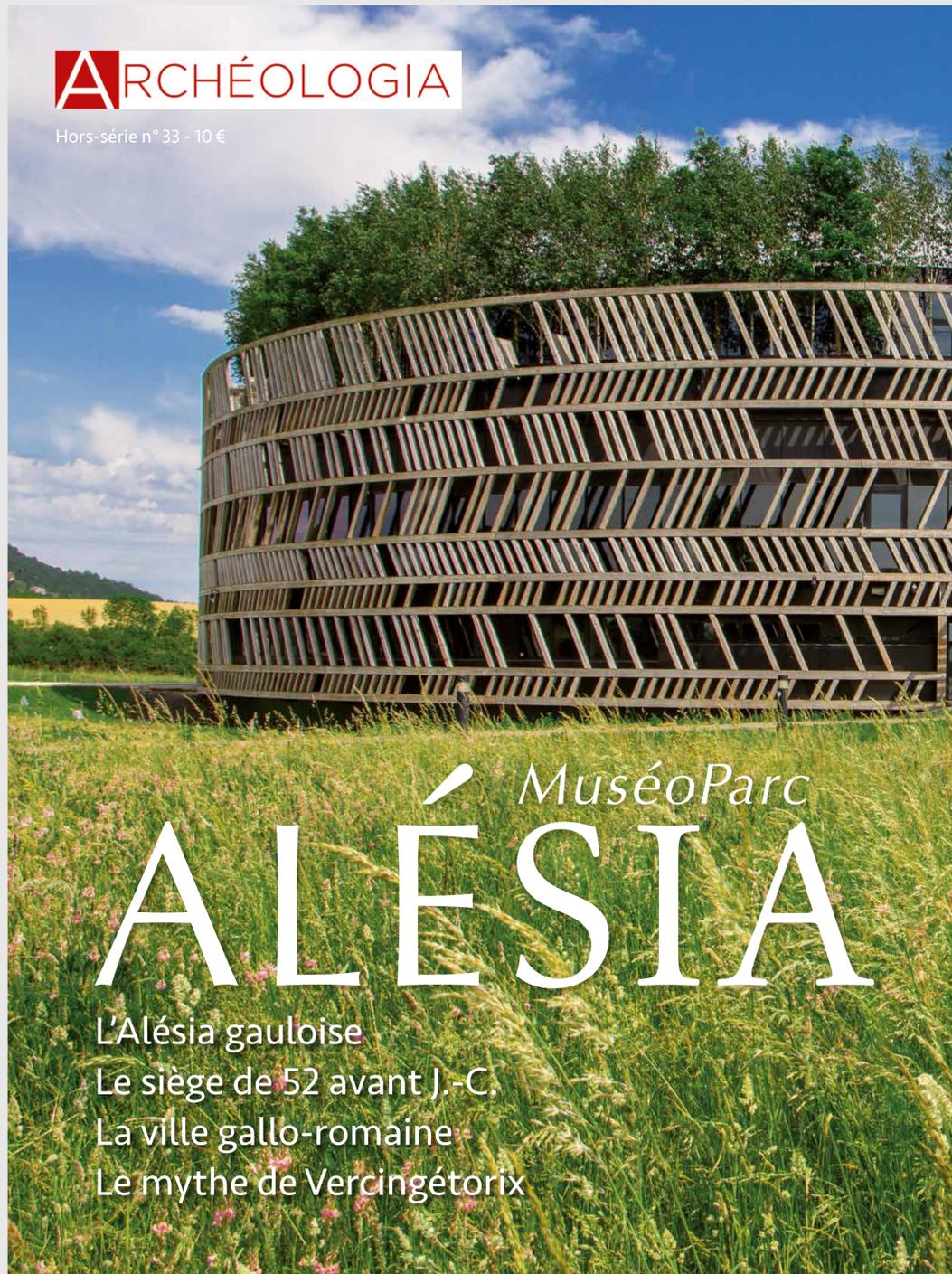
Cette belle synthèse d'archéologie est accessible à cette adresse : <https://books.openedition.org/artehis/25779>.

Marie-José Gasse-Grandjean, Sophie Desbois, Anthony Dumontet
artehiseditions@u-bourgogne.fr



Archéologia hors-série n° 33 : MuséoParc Alésia

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n° 11 (septembre 2022)



Productions et pratiques sociales de l'écrit médiéval en Bourgogne



À l'heure où la numérisation transforme les documents du Moyen Âge en les inscrivant sur des nouveaux supports informatiques, les articles réunis dans ce volume examinent sur la longue durée différentes pratiques anciennes et contemporaines agissant sur les écrits médiévaux

À l'intersection des contenus et des matérialités tangibles, ils s'intéressent aux contextes et aux techniques de production de l'écrit, aux dispositifs graphiques, aux principes et aux structures de mise en registre, d'assemblage et de transmission, et aux enjeux des traitements et des réappropriations.

En prenant la prolifique documentation bourguignonne comme fil conducteur (mais de manière non exclusive), l'ensemble s'organise autour de quatre types d'opérations : reconstituer, composer, corréler, compiler. Il met en lumière une matière en mouvement et socialement informée, transformée par ceux qui l'utilisent et la réactualisent dans le temps.

Magnani Eliana, Gasse-Grandjean Marie-José, *Productions et pratiques sociales de l'écrit médiéval en Bourgogne*, Presses universitaires de Rennes, 2022 (Art & Société)

En savoir plus



Une exposition sur la sculpture bourguignonne du XV^e siècle au Musée des Beaux-Arts de Dijon en 2025 : les enjeux d'une préparation pluriannuelle

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n° 11 (septembre 2022)

Le projet GRANDDUCHÉ se donne pour objectif d'étudier et de valoriser le patrimoine sculpté bourguignon de la fin du Moyen Âge, patrimoine encore trop méconnu malgré sa qualité et son importance historique. Notre connaissance sur cette sculpture se trouve en effet dans une situation paradoxale. Si de grandes expositions durant ces dernières décennies ont souligné son importance en partant d'autres territoires (Paris 1400, France 1500, Tours 1500) et le poids des œuvres et artistes bourguignons dans le XV^e siècle européen, cette réévaluation n'a encore jamais été conduite à partir de l'espace bourguignon lui-même (au sens historique de celui-ci, c'est-à-dire, incluant l'actuelle Franche-Comté).

En effet, notre connaissance de la sculpture en France d'un long XV^e siècle qui irait du gothique international à la première Renaissance se trouve dans une situation paradoxale. Les cadres conceptuels de la compréhension de cette sculpture restent aujourd'hui encore tributaires de travaux remontant à l'ourlet des XIX^e et XX^e siècles, ceux de Louis Courajod (1841-1896) ou Paul Vitry (1872-1941). André Chastel, quant à lui, fait de l'art du XV^e siècle – notamment bourguignon – un jalon dans la constitution progressive d'un « goût français », d'une « manière française », accompagnant la marche irréprouvable vers l'unité nationale. Pourtant, cette idée d'une synthèse bourguignonne entre une culture septentrionale, encore gothique, et d'une culture méridionale et ibérique déjà renaissante, se heurte, elle aussi, à la contradiction fréquente et têtue des sources comme des œuvres. Et c'est cette situation que ce projet se propose de réévaluer. Il faut souligner combien ce récit historique de construction de l'art français était le produit de configurations idéologiques enracinées dans une époque bien déterminée, et partant, combien ces dernières configurations ont rendu jusqu'à présent difficile toute réelle ré-appréciation de cette production.

Une telle démarche nécessite en effet de s'interroger sur des outils historiographiques anciens de la discipline comme sur l'usage de la notion d'école qui, fort utilisée, contribua à valoriser tous les éléments de continuité au sein d'un foyer au détriment des écarts, des différences et des transgressions. C'est pourquoi elle fonctionne finalement assez mal pour la sculpture du XV^e siècle, marquée par les déplacements et par l'itinérance des artistes, dans le cas bourguignon, entre les territoires du duché et les possessions septentrionales de « par-deçà », entre le duché de « par-delà » et le comté voisin de Franche-Comté, entre ces territoires et l'arc alpin occidental ou, même, entre les territoires bourguignons et les royaumes ibériques (Aragon, Castille, Portugal...).



Maître du retable de Hakendover et atelier (?), Prophète de l'hôtel de ville de Bruxelles, v. 1401-1402, Bruxelles, Musée de la Maison du roi (cl. Jean-Marie Guilloüët).

Il apparaît donc nécessaire de reprendre l'examen de ce corpus pour l'espace de la France actuelle à l'échelle d'abord des foyers régionaux et de leurs interactions – en commençant donc par la Bourgogne –, mais en intégrant à ce travail les problématiques soulevées par la recherche durant les cinquante dernières années, notamment en faisant une place renouvelée aux enjeux de l'histoire matérielle des œuvres, de l'histoire connectée des acteurs comme des processus de l'hybridation formelle et/ou iconographique. L'objectif serait donc de confronter la sculpture à ces scénarios répandus sur l'art français dans l'histoire de ce basculement entre Moyen Âge et Renaissance, et de tenter de construire un nouveau récit qui tienne compte non seulement des résultats déjà acquis, mais surtout des thématiques et problématiques de recherche de notre époque.

La première phase de la recherche sera avant tout méthodologique et visera à constituer une bibliographie critique permettant de faire un état de la question et des sujets à approfondir. Autour de son patrimoine sculpté de la fin du Moyen Âge, la région trouve ainsi un facteur d'identité et de valorisation culturelle et touristique. Les locutions de « Burgundische Plastik » en allemand ou de « burgundian arts » en anglais, très largement répandues dans la littérature depuis un siècle signalent bien la réception de cette sculpture bourguignonne en tant que facteur d'identité culturelle, et même politique, du territoire pour la période médiévale. Ce projet contribuera ainsi à renforcer l'attractivité et l'identité de la région. Il se manifestera par plusieurs événements publics et/ou fermés : 1) le rassemblement d'une équipe de collaborateurs, universitaires, conservateurs et restaurateurs en atelier de travail à l'université de Lausanne en mai 2022 ; 2) L'organisation d'un grand colloque public au printemps 2024 à l'université de Bourgogne ; 3) L'organisation d'une vaste exposition consacrée à la sculpture bourguignonne du XV^e siècle au Musée des Beaux-Arts de Dijon en 2025.

Jean-Marie Guillouët

Jean-Marie.Guillouet@u-bourgogne.fr



Claux de Werve (?), Vierge à l'Enfant, Poligny, collégiale Saint-Hippolyte, premier quart du XV^e siècle (cl. Jean-Marie Guillouët).



La bibliothèque d'ARTEHIS

La bibliothèque A. Déléage est située au 4^e étage du bâtiment Gabriel, dans les locaux du laboratoire ARTEHIS de l'Université de Bourgogne à Dijon. Son histoire est chaotique, car comme pour nombre de petits centres documentaires présents dans le périmètre des laboratoires, disposer d'un personnel pour l'ouvrir et la faire fonctionner est difficile. Officiellement, la bibliothèque est accessible aux membres de l'UMR et à toute personne inscrite à l'Université de Bourgogne. Mais depuis plusieurs années, son ouverture régulière pose problème : si pendant quelques mois une ITA a assuré une permanence à mi-temps, ce qui a permis d'accueillir des étudiants, depuis son départ à la retraite, le laboratoire ne dispose plus de personnel dédié à cette tâche. Grâce aux ITA présents sur le site, la bibliothèque est restée accessible aux étudiants prévenant en amont, mais cela leur demande d'anticiper leur passage au laboratoire. L'accès est plus facile pour les collègues se trouvant sur place, mais afin de limiter l'évaporation des ouvrages, l'emprunt des livres n'est plus possible : un scanner a été mis à disposition des usagers dans la bibliothèque afin de permettre de travailler dans de bonnes conditions.

Il s'agit d'une bibliothèque intégrée au Service Commun de Documentation (SCD) de l'Université de Bourgogne. Les ouvrages sont donc référencés à la fois dans le SCD de l'Université de Bourgogne et dans le SUDOC ; la bibliothèque comprend 27 revues vivantes, 432 mortes (seulement quelques numéros, souvent anciens) et 9148 volumes. Les acquisitions résultent à la fois de dons (essentiellement de chercheurs), mais surtout des échanges avec la *Revue archéologique de l'Est*, qui contribuent grandement à enrichir le fonds. Depuis près de 10 ans, en l'absence d'une bibliothécaire, la politique d'achat a été suspendue. Les livres s'empilaient dans un bureau, sans qu'ils puissent être accessibles aux lecteurs. Depuis plusieurs mois, grâce à l'aide du SCD, la cotation des ouvrages et leur référencement ont repris. Le retard accumulé est progressivement rattrapé et les livres mis à la disposition des lecteurs grâce au recrutement d'un vacataire, un étudiant du master 1 Histoire, chargé de les mettre en rayon après cotation (cf. encart).

Parallèlement un récolement complet et un inventaire des revues de la bibliothèque ont été réalisés en 2020 : des ouvrages patrimoniaux ont été identifiés. Ils nécessitent une conservation dans des conditions optimales et seront confiés à la Bibliothèque Droits-Lettres. Le sort des doublons repérés est encore à déterminer. Des échanges pour les revues mortes seront envisagés pour compléter les collections du SCD.

Mais tout ce travail et cet investissement financier et humain doivent avoir un futur. La Commission Bibliothèque a pris la décision de permettre l'accès libre quotidien de la

bibliothèque en équipant les ouvrages d'un système de protection magnétique. L'achat d'un portique de détection pour le signalement sonore d'éventuelles sorties d'ouvrages est programmé. C'est un lourd investissement pour l'UMR, mais un investissement indispensable : une bibliothèque fréquentée permet d'apporter la vie dans les murs du laboratoire, les étudiants de licence et de master peuvent y rencontrer des chercheurs et les échanges sont souvent fructueux.

La bibliothèque d'ARTEHIS devrait ainsi pouvoir être accessible à nouveau quotidiennement dans quelques mois. Cela permettra aux étudiants ainsi qu'aux membres du laboratoire d'utiliser ce riche outil de recherche.

Sabine Lefebvre

sabine.lefebvre@u-bourgogne.fr

Je m'appelle Yannis Haouimdi, je suis en première année de master recherche en Histoire à l'Université de Bourgogne. En parallèle de mes études, j'occupe en qualité de vacataire un poste consistant à l'aide au catalogage des ouvrages de la bibliothèque d'ARTEHIS et au rangement des livres, depuis décembre 2021. J'ai volontairement proposé mon aide à la direction du laboratoire de recherche, après avoir appris l'absence d'un bibliothécaire au sein de leur équipe de travail depuis plusieurs années. En tant que jeune étudiant de master, j'apprécie particulièrement l'ambiance de travail qui règne dans le laboratoire, le contact avec les doctorants et les universitaires qui fréquentent le lieu, de même que les membres du laboratoire qui sont présents chaque jour. La bibliothèque quant à elle, fournit des ouvrages et des revues intéressantes dont les sujets sont suffisamment variés pour la recherche. Elle est ingénieusement pensée, de sorte qu'aucune discipline n'est laissée de côté, pour permettre aux chercheurs d'approfondir leurs travaux. Mon travail consiste essentiellement à aménager la bibliothèque pour y accueillir tous les ouvrages officiellement sous cote. La cote constitue l'adresse du livre dans le rayonnage de la bibliothèque. Ce travail permet l'homogénéité du traitement des ouvrages que nous recevons et leur mise en évidence dans les rayonnages grâce à une signalétique adaptée et facilement compréhensible par tous. Cet emploi étudiant, à hauteur de quelques heures par semaine, est assez satisfaisant et m'offre le privilège et le plaisir de temps de lecture et d'échange avec des professionnels, des universitaires et des étudiants.

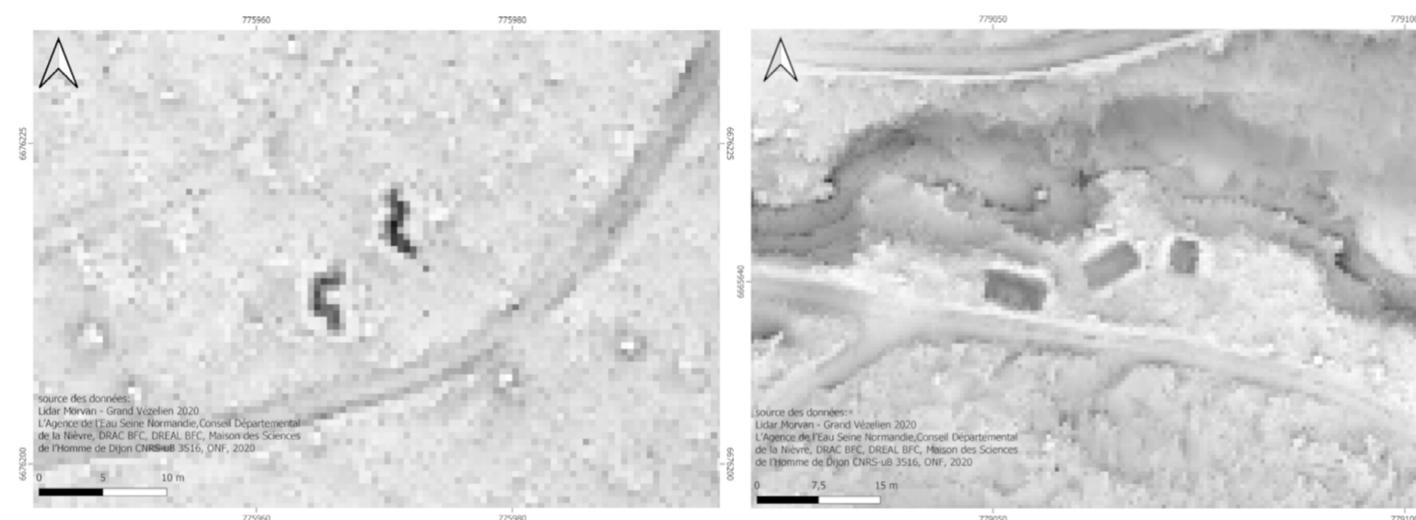


Nouveau doctorant : Julien Lauzanne

Lors de mon master à l'université de Dijon, j'ai réalisé un mémoire de recherche ayant pour sujet l'étude de 5 camps de maquisards dans les bois du Morvan. Ce travail a souligné l'intérêt de cette recherche et le potentiel archéologique du massif pour les sites de la Seconde Guerre mondiale. À la suite de ce master, il a été décidé de continuer cette recherche et d'élargir ce sujet aux autres sites de maquis du Morvan ainsi qu'aux zones d'implantation des missions alliées dans le Massif. C'est ainsi qu'a été validé le projet de thèse « Archéologie contemporaine de structures éphémères et clandestines sous forêt : traces et vestiges des maquis du Morvan (1942-1944) dans leurs contextes géomorphologiques » sous la direction de Jean-Pierre Garcia et Amélie Quiquerez et financé par I-site UBFC et le BQR uB 2022.

Bien que la Résistance française, et plus particulièrement morvandelle, soit un sujet historique bien exploré, l'intérêt de ce projet réside dans l'étude archéologique menée sur des sites de résistants et sur le constat de la relative méconnaissance des aménagements réalisés dans les bois du massif pour permettre à un nombre important de maquisards de vivre, de se cacher, voire de combattre l'occupant.

Ce sujet a donc pour but de caractériser les sites d'implantations clandestines et éphémères (quelques mois) dans les forêts du Morvan à travers le mobilier laissé sur place et les aménagements qu'ils ont pu réaliser pour cacher, armer, loger et nourrir plusieurs centaines à plus d'un millier de personnes. En plus de cette caractérisation, il est prévu d'étudier l'évolution de ces sites depuis leur abandon afin de contribuer aux modèles de constitutions de sites archéologiques sous forêts. Seront alors étudiées les influences naturelles et anthropiques sur l'état de conservation de ces sites et du mobilier associé, en fonction des contextes géomorphologiques dans lesquels ils sont implantés, soit des sites implantés en fond de vallées, sur les versants ou encore sur les sommets du massif. Cette première année d'étude a pour but de localiser les sites d'importance à partir des données historiques, les témoignages et les fonds d'archives disponibles. Ensuite, les sites seront définis à l'aide des données LiDAR acquises sur le Morvan en 2019 afin de retrouver les aménagements effectués par les résistants encore conservés en surface. Enfin, une vérification de terrain sera entreprise par prospection pédestre afin de vérifier les structures repérées et de retrouver le mobilier de surface éventuellement présent sur les sites. En plus de ces méthodes, des études complémentaires sont prévues : prospection géophysique et analyses chimiques afin de localiser des structures enfouies et d'attester la présence de résistants sur des sites ne laissant pas de traces visibles au



Exemples de structures de maquisards sur fond microtopographique Lidar (à gauche : tranchées-abris, à droite : fonds de cabane).

sol. Il est également prévu de réaliser des sondages dans des structures choisies pour mieux comprendre l'origine de certaines et pouvoir étudier leurs conditions d'abandon et leur évolution depuis la libération du Morvan en septembre 1944. Tout ceci permettra de mieux comprendre l'utilisation potentielle de certains aménagements ainsi que leur organisation et leur extension, plus étendues que ne laissent présager les structures encore visibles en surface. Enfin, les données historiques et archivistiques consultées seront comparées aux données de terrains récoltées dans le but de venir les corriger lorsque cela sera possible et pertinent.

Les premiers résultats du projet montrent un nombre relativement important d'aménagements réalisés par les maquisards pour le logement à travers des terrassements et différents types de fonds de cabanes, pour l'accès à l'eau avec la réalisation de barrages dans le but de créer des bassins de rétention. Les traces relevées concernent également la défense avec des tranchées-abris contre l'aviation ennemie ou des trous d'homme pour une équipe de garde avec fusil-mitrailleur en bordure des camps. On retrouve aussi sur les sites un mélange de mobilier militaire et civil avec une majorité de morceaux de containers parachutés, de différents types, qui permettaient la réception de ressources et d'armements à destination des groupes de résistants ainsi qu'un mobilier civil rural du milieu du XX^e siècle.

Julien Lauzanne
julien.lauzanne@laposte.net



Exemple de mobilier associé aux résistants (cellule de container type H, bouteille en verre, céramique, talon de chaussure clouté).

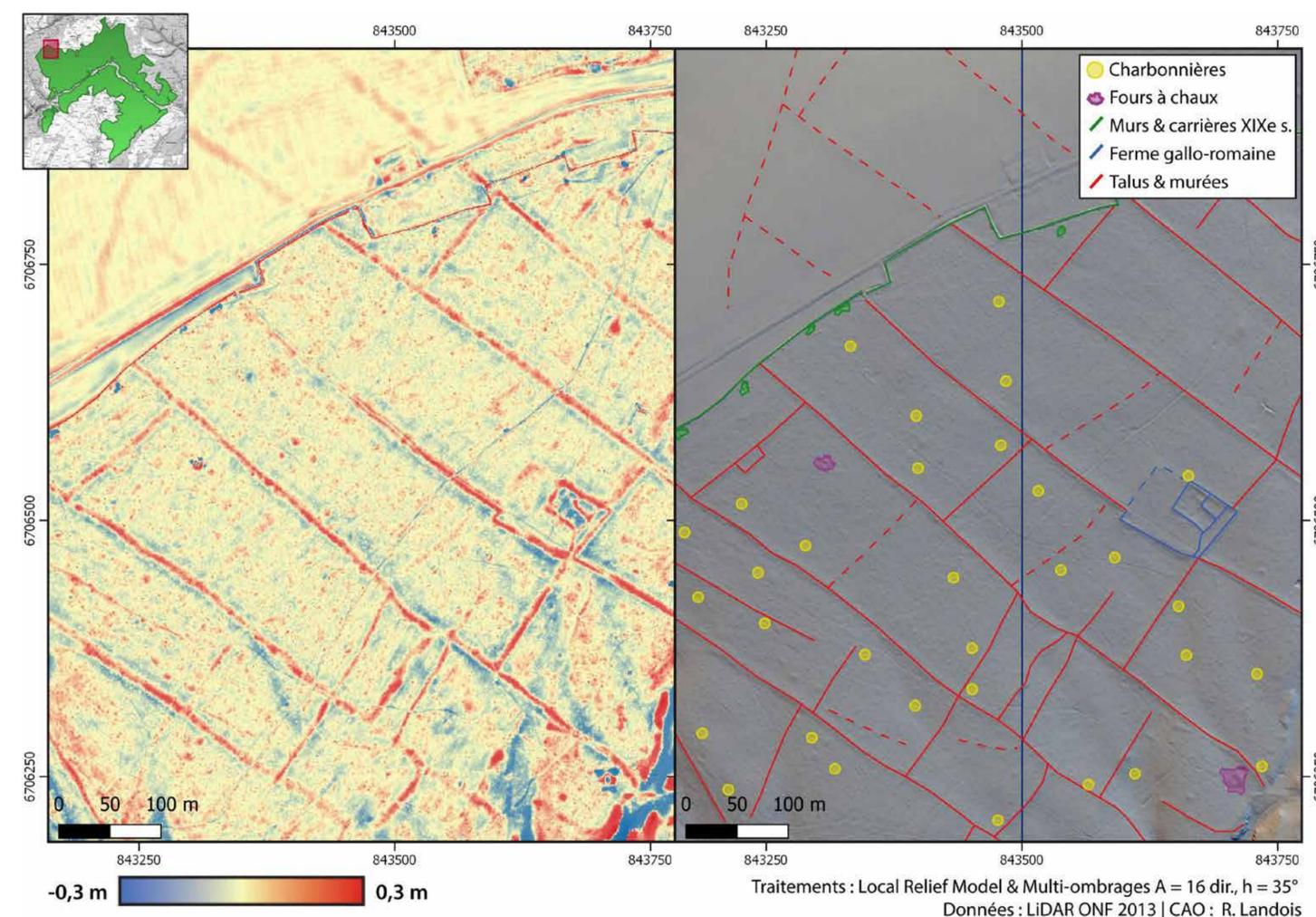


Archéologie forestière et histoire du paysage : l'exemple du territoire du Val Suzon (Côte-d'Or)

Les forêts présentent, de manière générale, des conditions favorables à la préservation des vestiges archéologiques, les sols y étant modérément perturbés par les activités sylvicoles, au contraire des espaces labourés ou urbanisés. Ce potentiel archéologique n'a pas manqué d'intéresser les archéologues, qui ont su développer des problématiques et des méthodes propres à l'exploration des milieux boisés. En effet, si la couverture végétale a contribué à protéger certains sites à travers les époques, elle participe également à leur dissimulation. Ainsi, l'appréhension de la richesse archéologique d'un grand territoire forestier implique bien souvent des prospections méthodiques et fastidieuses, dont témoignent, en Côte-d'Or, les travaux menés pendant plus d'une dizaine d'années dans les forêts du Châtillonnais. L'archéologie forestière a cependant connu une forme de révolution avec le développement de la technologie LiDAR, une méthode de télédétection permettant de cartographier finement la topographie du sol sous un couvert forestier. Les prospections LiDAR, qui se multiplient ces dernières années à travers la France, ont ainsi alimenté une nouvelle dynamique de recherches archéologiques et historiques sur les forêts, notamment par la diversité des régions, des échelles et des périodes étudiées.

Les travaux menés dans le cadre de la thèse intitulée « Paysages et traces d'activités humaines préservés sous forêt : l'espace forestier du Val Suzon (Côte-d'Or) sur le temps long » s'inscrivent de fait dans cette dynamique, mêlant approche diachronique et pluridisciplinaire. Ils concernent un territoire situé à une dizaine de kilomètres au nord de Dijon, centré sur la Réserve Naturelle Régionale du Val Suzon. Celle-ci s'étend sur près de 3 000 hectares de forêts installées sur les versants et les plateaux calcaires qui bordent l'étroite vallée du Suzon. Il s'agissait alors d'étudier non seulement les traces d'origine anthropique retrouvées dans ces forêts, mais de considérer également le milieu forestier comme un objet d'étude à part entière. L'objectif des recherches menées sur le Val Suzon était donc de reconstituer l'histoire et l'évolution de ce territoire, et de comprendre comment le paysage forestier s'est construit au cours du temps.

Afin de répondre à cette problématique, un large ensemble de sources a été mobilisé. En premier lieu, se trouvent bien évidemment les données LiDAR, acquises sur l'ensemble du massif forestier en 2013. Ces données ont fait l'objet d'un important travail d'analyses et de traitements d'imagerie, nécessaires au recensement le plus exhaustif possible des traces d'origine anthropique. Les vérifications sur le terrain sont essentielles pour identifier la nature et l'origine des structures ainsi repérées, que ce soit sous la forme de prospections ou de sondages archéologiques. Les recherches se sont également



Extrait et interprétation des données LiDAR au lieu-dit « les Fouillies » (commune de Val-Suzon, Côte-d'Or).

appuyées sur un corpus d'archives textuelles, concernant principalement la période médiévale et l'époque moderne. L'étude de ces documents contribue à l'interprétation des vestiges archéologiques retrouvés sous forêt, ainsi qu'à l'identification d'activités et d'usages qui n'apparaissent parfois qu'à travers les sources écrites. Enfin, l'analyse de plus d'une centaine de plans anciens et de photographies aériennes a permis de restituer, suivant une démarche régressive, l'évolution du couvert forestier dans le Val Suzon depuis la fin du XVII^e siècle.

Il a été possible d'identifier deux grands types de traces préservées dans les forêts du Val Suzon. Les premières constituent d'ailleurs des indices d'occupation et d'exploitation antérieures à l'état forestier. C'est le cas, par exemple, d'un vaste parcellaire, repéré sur le plateau au nord du village de Val-Suzon, dont les limites sont constituées par des talus et des murées en pierres sèches. Des pierriers sont parfois disséminés à l'intérieur des parcelles. Toutes ces structures témoignent d'un épierrement intensif pour la mise en culture et le labour de ces terres. L'occupation de ce plateau date vraisemblablement de l'époque gallo-romaine, même si d'autres éléments laissent à penser que les premiers défrichements ont eu lieu au début de l'âge du Fer, voire dès le Néolithique. Sur le plateau voisin, dit de Goa, ont été découverts les vestiges d'un village médiéval. L'emplacement d'une ancienne église et de son cimetière attenant, évoqués par ailleurs dans des chartes des XI^e et XII^e siècles, a même été localisé. Cet habitat groupé et le terroir qui l'entoure semblent avoir été désertés au cours du XIII^e siècle, puis « fossilisés » par le retour de la forêt.

Il apparaît, en définitive, que les grandes lignes du schéma d'occupation du Val Suzon se sont fixées au cours du Moyen Âge et ont perduré jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, les villages sont installés au centre des plateaux ou en fond de vallée, alors que les forêts sont établies en périphérie, où elles ont préservé les traces des occupations passées. À l'inverse, le second type de traces retrouvées dans le Val Suzon est lié aux activités anthropiques qui ont pris place directement dans un milieu boisé. Pour ne citer qu'un exemple, on peut évoquer l'exploitation des ressources sylvicoles à travers la production de charbon de bois. Cet artisanat est à l'origine de plusieurs milliers de plates-formes charbonnières circulaires, réparties dans l'ensemble des forêts du Val Suzon, de manière quasi-systématique. De même que pour les parcellaires évoqués précédemment, l'abondance et la nature de ces structures soulèvent de nouvelles questions, concernant, entre autres, l'impact de ces usages historiques sur l'environnement (les sols, la végétation, etc.). En outre, les recherches menées dans le Val Suzon participent aujourd'hui à la préservation et à la valorisation du patrimoine archéologique de ce territoire, en collaboration avec les forestiers de l'Office national des forêts.

Rémi Landois
landois.remi@hotmail.fr

Sur le toit

Infolettre d'ARTEHIS



Directrice de publication :
Sabine Lefebvre

Équipe éditoriale :
Mélanie Arnoult
Mélinda Bizri
Brigitte Colas
Fabienne Creuzenet
Sophie Desbois-Garcia
Anthony Dumontet
Marie-José Gasse-Grandjean
Claire Touzel

Mise en page :
Anthony Dumontet

Merci d'adresser vos
remarques et/ou
suggestions à :
surletoit-artehis@ubfc.fr



UMR 6298 ARTEHIS
Université de Bourgogne
6 boulevard Gabriel
21000 Dijon
<http://artehis.u-bourgogne.fr/>

L'infolettre Sur le Toit a pour objectif de diffuser au plus grand nombre l'actualité de la recherche et des enseignements du laboratoire ARTEHIS, UMR 6298.

Elle est réalisée par les ingénieurs et techniciens du laboratoire. Les sujets abordés sont issus de contributions volontaires ou demandés aux membres de l'unité ; ils informent sur les recherches, les chantiers, les journées d'études, les partenariats, les expositions, les publications en cours...

*L'infolettre Sur le Toit est publiée deux fois dans l'année, au printemps et à l'automne. Elle est largement diffusée et consultable sur le **site web** du laboratoire.*